

Sylvain Menant et Robert Morrissey (dir.),  
*Héroïsme et Lumières*  
Paris, Honoré Champion, coll. « Moralia », 2010, 284 p.

Michael Mulryan  
Christopher Newport University

Ce volume bilingue rassemble quatorze contributions de chercheurs américains et français portant sur l'évolution de l'idéologie de l'héroïsme du début des Lumières jusqu'à l'ère napoléonienne. L'origine du volume remonte à un colloque qui s'est tenu en 2006 au Centre de l'Université de Chicago à Paris, organisé avec la collaboration du Centre d'étude de la langue et de la littérature françaises des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles de

l'Université Paris-Sorbonne et du CNRS. Plusieurs chapitres comprennent des communications remaniées prononcées lors du colloque. Les autres, en revanche, sont de nouvelles contributions. Le recueil est divisé en trois parties : « Héritages et traditions », « Figures historiques » et « Le Tournant révolutionnaire ». Dans chacune de ces trois parties, les auteurs montrent de manière convaincante que l'héroïsme est loin d'être obsolète pour les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est au contraire une vertu que ceux-ci louent sans pour autant que ce soit l'héroïsme de l'aristocratie d'antan. Dans cette optique, les éditeurs et auteurs de ce recueil réussissent à démonter des préjugés concernant la position des philosophes vis-à-vis de l'héroïsme tout en fournissant des éclaircissements importants sur les nombreuses formes qu'adopte l'héroïsme du début des Lumières jusqu'à la ferveur révolutionnaire de l'épopée napoléonienne.

### ***Héritages et traditions***

L'historien Daniel Roche ouvre le débat dans son article intitulé « L'héroïsme cavalier : Fin XVI<sup>e</sup> siècle - début XVIII<sup>e</sup> siècle » en précisant que les grands hommes, tels qu'ils sont définis par les encyclopédistes et par de nombreux philosophes, sont « utiles, raisonnables, unissant le civisme et la sociabilité » (p. 21) et sont « des héros de la civilisation » (p. 20). En revanche, les héros antiques, auxquels les rois français ont toujours été liés, sont « des héros de la guerre » (p. 20), dont le principal signe identificateur est le cheval. Ceux-ci doivent leur renom à leurs exploits militaires, des produits de hasard, alors que ceux-là le doivent à leur propre mérite. La féodalité tombe en désuétude pendant la Renaissance, mais la noblesse française tient tout de

même à garder le cheval comme son symbole identificateur : pour devenir gentilhomme, le noble français doit savoir être un parfait homme de la cour, dont l'un des talents principaux est de s'adonner à l'équitation. Dans l'Ancien Régime, la cavalerie, les noblesses et le peuple sont indissolublement liés, car comme le cheval qui obéit à son maître, le peuple se plie à la volonté de son seigneur, et le vassal à celle de son roi. Il n'est pas surprenant alors que, selon D. Roche, les rois vont à cheval, mais les grands hommes de l'ère moderne vont à pied.

Philippe Bordes corrobore les découvertes de Roche à l'égard du pouvoir symbolique du cavalier féodal pour le noble moderne. L'auteur se concentre sur l'idéologie qui explique la préférence de certains aristocrates de se faire peindre vêtus de leur armure : c'est une manière explicite d'affirmer le passé dans le présent, d'opter pour la tradition plutôt que d'accepter une vision moderne de la société. Ce penchant pour un habillement médiéval dans le portrait ne se démode pas après la Révolution française, puisque l'armure souligne la virilité du modèle, quelle que soit l'interprétation de l'héroïsme préconisée aussi bien par le modèle que par l'artiste.

Dans sa brillante analyse de la critique de l'héroïsme homérique dans *La Querelle d'Homère*, Larry Norman témoigne fidèlement de la complexité du débat. Les modernes tâchaient de prouver que l'héroïsme dans *L'Iliade* était soit dépourvu de tout sens philosophique, soit représentatif d'un primitivisme antisocial propice à l'insubordination du sujet à son souverain, comme c'est le cas avec Achille face à Agamemnon. D'autre part, Mme Dacier avance que le but de l'épopée n'était pas du tout d'instruire ou de corriger le lecteur, comme dans un texte philosophique, mais plutôt, comme toute œuvre poétique,

d'imiter. Les philosophes, tels Diderot et Voltaire, prennent le relais en critiquant les mœurs dépeintes dans l'épopée tout en louant la nature sublime des héros homériques, à cause de l'imitation poétique parachevée.

En revanche, dans « Lyric Heroes », Thomas Downing dévoile à quel point l'opéra du dix-huitième siècle réussit à transformer le héros antique, tel qu'on le trouve dans la poésie d'Homère et dans les tragédies françaises, jouées sur scène à l'époque, qui grâce au spectacle, transcendent les pouvoirs représentatifs du théâtre traditionnel et de la poésie. C'est ce que Downing appelle l'esthétisation du héros : dans l'opéra, la « figure » du héros et « sa fonction décorative » deviennent aussi importantes que la fonction du héros dans l'intrigue (p. 81). L'opéra révèle visuellement les actions du héros, alors que celles-ci sont habituellement cachées aux spectateurs des tragédies traditionnelles, ou présentes uniquement dans la narration. C'est grâce à cet avantage que l'opéra influe sur l'évolution du héros dans les tragédies françaises du dix-huitième siècle.

L'un des éditeurs, Sylvain Menant, clôt la première partie du recueil avec son article « L'héroïsme en uniforme dans la littérature des lumières », dans lequel il souligne que l'héroïsme militaire était toujours très populaire parmi le public littéraire du dix-huitième siècle : les jeunes gens ne croyaient pas seulement à la vertu des grands hommes, mais aussi à celle des champs de bataille. Nul doute qu'il en fut ainsi, puisque dans les lectures scolaires, telles la *Guerre des Gaules* et *De viris illustribus*, l'héroïsme militaire est glorifié. L'héroïsme militaire, bien que pertinent, n'est pas resté pour autant inchangé : les exploits militaires étaient importants dans la mesure où ils

représentaient des sacrifices pour la collectivité et non pas du fait qu'ils glorifiaient des soldats individuels. L'auteur conclut qu'une forme d'« héroïsme solidaire » (p. 101) s'est imposée, tout comme la vertu militaire moderne dès le siècle des Lumières, parfaitement incarné par l'uniforme qui fond « les particularités individuelles » (p. 102).

### ***Figures historiques***

Pierre Brant ouvre la partie sur les figures historiques avec une analyse percutante du portrait de l'empereur grec Alexandre tel qu'il est décrit par Montesquieu, qui s'en sert à la fois pour dénoncer certaines qualités du héros antique et pour louer les idéaux philosophiques des Lumières qu'Alexandre a su incarner. Dépeint dans *L'Esprit des lois* comme législateur, penseur laïc et civilisateur qui a fait usage de la raison pour civiliser les territoires qu'il avait conquis, le conquérant, dans les *Pensées* de Montesquieu, est arrogant, insatiable de nouveaux exploits militaires, motivé par la gloire individuelle et, surtout, inutile sur le plan social.

Anne-Sophie Barrovecchio, elle, analyse comment Marmontel réinvente la biographie du héros militaire, Bélisaire, le général byzantin du VI<sup>e</sup> siècle qui reconquit une bonne partie de l'ancien empire romain pour rétablir l'ancienne grandeur de Rome sous Justinien. Marmontel fit en sorte que Bélisaire incarne les idéaux du grand homme de l'époque mais aussi qu'il présente les dilemmes auxquels fait face celui qui se bat pour un autre. En effet, disgracié et exilé à tort par la jalousie de l'entourage de Justinien, Bélisaire demeure vertueux et fidèle à l'État au milieu de toutes les épreuves. Dans le récit de

Marmontel, Bélisaire, à un âge avancé, est publiquement reconnu pour sa probité et son courage ; son honneur est alors vengé. L'essentiel ici, c'est que Marmontel reconstitue un mythe à sa propre manière, afin de remplacer l'honneur par la vertu comme trait vital du héros. Comme Montesquieu, Marmontel s'inspire d'une figure mythique afin de suggérer les qualités dont un héros moderne devrait pouvoir se vanter.

Dans son article, Jennifer Tsien fournit une analyse exhaustive de l'héroïsme tel que Voltaire le dépeint dans *La Pucelle d'Orléans*. À juste titre, dans « Jeanne ou l'oubli du héros », Tsien affirme que Voltaire se moque du modèle antique de l'héroïsme dans son épopée burlesque. Il ridiculise Jeanne en tant qu'héroïne, la peignant comme une paysanne ignorante et vulgaire mais formule en même temps des louanges sur son honnêteté : elle reste innocentée des méfaits que commirent les héros anciens, ne comprenant pas la cruauté des hommes de guerre et préférant les plaisirs corporels. Le vin, intimement lié à l'oubli dans cet ouvrage, est symbolique de ce que Voltaire souhaiterait nous faire oublier : l'héroïsme ancien et la souffrance associée à son histoire.

L'Américain Johnson K. Wright fournit au lecteur un survol des origines de l'usage révolutionnaire du mythe du héros Phocion, un homme politique athénien du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Peu connu dans le monde anglo-saxon du XVIII<sup>e</sup> siècle, Phocion l'était beaucoup plus en France. Étant la victime d'un peuple ingrat, lors du retour de la démocratie athénienne (p. 318) après sa chute provisoire (p. 322) causée par la défaite d'une guerre contre les Macédoniens en dépit de sa tentative de faire des compromis pour sauver Athènes, Phocion a été établi comme un modèle de vertu dans la tradition française. Wright

analyse le portrait moral de Phocion chez le peintre Nicolas Poussin et l'écrivain Gabriel Bonnot de Mably. Mably et Poussin basent leurs portraits de Phocion sur le texte de Plutarque, *La Vie de Phocion*. Poussin se sert de cette biographie dans deux tableaux qui, selon Wright, permettent de représenter, au travers des funérailles de Phocion, la vertu des partisans de la Fronde face à la corruption des Bourbon, alors que Mably, dans les *Entretiens de Phocion, sur le rapport de la morale avec la politique*, s'en sert pour faire un parallèle entre le tournant politique auquel Phocion fait face et le déclin moral de la monarchie française. En tant qu'ancien élève de Platon, Phocion fournit toutes sortes de recommandations pour la réforme de la politique française. Pendant l'époque révolutionnaire, des philosophes et des hommes politiques s'inspirèrent des *Entretiens de Phocion* pour former les nouvelles institutions de la Première République. Ainsi, comme le dit Wright, la vie de Phocion reflète bien la manière dont on se servit de lui comme héros dans l'histoire française : comme Phocion, qui témoigna du déclin, de la chute, puis du rétablissement du régime politique athénien, la secte française de Phocion du dix-septième jusqu'à la fin du dix-huitième témoigna de changements politiques similaires dans son propre pays.

### ***Le tournant révolutionnaire***

Ouvrant le troisième panneau du triptyque à travers lequel les auteurs de ce recueil définissent l'héroïsme, Philippe Roger propose un survol succinct des métamorphoses que l'héroïsme a subies du début des Lumières jusqu'à l'avènement de la Première République. Il commence par montrer que deux des plus grands philosophes, Montesquieu et Voltaire, s'étaient

aperçus que l'héroïsme tombait déjà en désuétude au moment où ils écrivaient. Montesquieu souhaitait que l'héroïsme reprenne son sens original ou, au moins, comme on le trouve dans les mythes de Thésée ou d'Hercule : à travers leurs exploits, ces héros visaient à servir la collectivité. De son côté, Voltaire, comme on le voit notamment dans *Candide* ou dans son *Essai sur les mœurs*, ridiculise le héros militaire en le désacralisant, au profit d'un héros qui conviendrait mieux à la société de son époque. Voltaire croyait plutôt au pouvoir des liens économiques entre les pays du monde comme source unificatrice des nations, un idéal bien meilleur que la destruction que cause la guerre héroïque. Roger clôture son article en affirmant que l'héroïsme est bel et bien revenu pendant la Révolution française mais sous une autre forme. Les dirigeants de la Révolution réussirent à rétablir la légitimité de la violence héroïque aux yeux du peuple en avançant que la violence sert à sauver la patrie, à détrôner et à éliminer des tyrans. Un autre aspect tout aussi important de cette transformation est que l'héroïsme révolutionnaire sert le bien collectif et non pas l'individu, à un tel point que l'individu doit vouloir se sacrifier entièrement au nom du collectif.

Dans son excellent article, « La fraternité héroïque dans le théâtre républicain de la Révolution », Pierre Frantz traite non seulement un sujet un peu négligé par les spécialistes, mais réussit à fournir au lecteur un survol lucide de son importance dans le théâtre républicain. Comme l'auteur l'explique, dans le contexte révolutionnaire, « la notion de fraternité répond à un besoin politique thématique d'union d'un peuple, d'union qui fait exister un peuple et une nation en l'absence du lien au Père » (p. 206). La fraternité peut également dépasser les bornes idéologiques de la nation pour circonscrire les Français et tous

les peuples voisins. D'après Frantz, l'usage du thème fraternel de la part de deux dramaturges en particulier, Gabriel Legouvé et André Chénier, s'avère très important par rapport au combat contre la Terreur. Les héros, dans certaines de leurs tragédies, incarnent la « collectivité morale », souvent symbolisée par un serment qu'ils prononcent avec d'autres citoyens, créant ainsi « une forme de choralité » (p. 212). La notion de fraternité, dans plusieurs des pièces de Chénier telles *Timoléon* (1794), représente une condamnation directe de l'extrême gauche et de sa soif de sang. Legouvé et Chénier se servent du thème fraternel afin de dépasser les figures héroïques d'autres tragédies de l'ère révolutionnaire qui, contrairement à la réalité, dissimulent la violence de l'époque.

Dans son étude intitulée « L'héroïsation des femmes dans les poèmes épiques » de la Révolution, Jean-Marie Roulin révèle que notamment chez André Chénier, François Pagès et Charles Masson, l'héroïsation de la femme ne peut se faire qu'à travers une masculinisation de son identité. La femme doit en effet devenir homme et ainsi adopter les traits principaux du héros pour être « héroïne ». Cette héroïsation masculine était une manière, selon Roulin, d'exclure les femmes de l'espace civique. Cette héroïsation comportait un travestissement de la femme au moyen de l'abandon de l'instinct maternel au profit de la froideur de la femme guerrière ou bien au travers du dépouillement de tout signe du féminin, tel que l'habillement ou les bijoux. L'héroïne ne pouvait pas servir à unir les citoyens par un sentiment de fraternité sans être elle-même une femme travestie en homme.

Karen de Bruin nous dévoile le revers de la médaille dans son article sur la définition de l'héroïne chez Germaine de Staël.

D'après Bruin, de Staël trouvait insuffisants les modèles d'héroïsme qui existaient lors de la Révolution, puisqu'ils étaient tous liés à une définition de la vertu dépendante de la collectivité. Aucun de ces modèles — le héros militaire, le grand homme et le héros révolutionnaire — ne fournit de contrepoids pour prévenir le fanatisme ou le retour au despotisme. Pour de Staël, ce contrepoids devrait être incarné par une philosophe qui, « boussole du bien et du mal » pour les hommes qui gouvernent l'État, prenne « le gouvernail pour diriger le vaisseau » (p. 246). Une philosophe qui, comme femme, aurait une prédisposition à la révolte (et donc serait capable de faire perpétuer la république et résister à la renaissance de la tyrannie), une sensibilité féminine et un sens aigu de la moralité. Une philosophe qui serait la chef du tribunal philosophique national, dont les membres collaboreraient afin de définir l'esprit national, et qui serait l'éducatrice morale de la république. Donc, selon Bruin, chez de Staël, l'essence féminine est telle qu'elle rend la femme supérieure par rapport à l'homme pour ce rôle politique et héroïque.

Ce beau et riche recueil remplit une lacune académique et met fin à un stéréotype très répandu à l'égard du rôle du héros militaire dans la pensée des Lumières. C'est la première étude, à ma connaissance, qui explique de manière satisfaisante que l'importance du héros militaire n'était pas morte pour les philosophes, mais simplement en arrière-plan, comme l'explique Robert Morrissey dans l'introduction, par rapport au grand homme, qui était au premier plan. L'ensemble des articles permet au lecteur non seulement de mieux comprendre l'avènement de Napoléon, qui, comme le souligne Morrissey, incarne parfaitement les deux courants, mais aussi de saisir comment les opposants aux tyrans s'inspirèrent également de

ces deux concepts. Il y a sans doute, comme le dit très bien Jean-Claude Bonnet dans sa conclusion, « un imaginaire héroïque propre au XVIII<sup>e</sup> siècle » qui peut, au moins en partie, s'expliquer par « une culture commune » entre les hommes des Lumières et ceux de la Révolution. L'héroïsme militaire était donc un héritage culturel pour les philosophes, comme l'héroïsme militaire et le concept du grand homme l'étaient pour les révolutionnaires. L'ouvrage parvient ici avec succès à réfuter la croyance de la mort prématurée du héros au siècle des Lumières, une mort que soutiennent à tort, selon Morrissey, A. O. Hirschman et Paul Bénichou<sup>1</sup>. La tension entre le héros militaire et le grand homme, et donc entre les intérêts de l'individu vis-à-vis de ceux du collectif, prend une forme concrète dans la figure de Napoléon, l'incarnation d'un soi-disant paradoxe intellectuel.

---

<sup>1</sup> A. O. Hirschman, *The Passions and the Interests: Political Arguments for Capitalism before its Triumph*, Princeton, Princeton University Press, 1977, et Paul Bénichou, *Morale du Grand siècle*, Paris, Gallimard, 1948.